

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER VERTABLE VIN DE QUININE DE CAMPBELL
ET LE SEUL REMEDIE SANS MARIAS
LE GRAND TONIC RENFORCIS SANS TOUS LES FIEVRES

FEUILLETON de CANARD

LE SIRE DE LUSTUPIN

Par ERNEST CAPENDU

(Suite.)

— Monsieur de Lustupin, — dit le vicomte, — Que voulez-vous donc dire ?

— Je veux dire, monsieur, que, d'une part, il me semble que le temps est venu de débarrasser la France du joug de ces princes étrangers qui occupent toutes les dignités et tous les emplois, qui veulent écraser nos princes du sang, qui traitent en renégats tous ceux que le roi Louis XII a traités en amis, — qui remplissent les prisons d'innocents et qui alimentent sans cesse le feu des bûchers, sous prétexte de servir la cause de l'Angleterre et de l'Espagne, — mais en réalité pour se débarrasser facilement de ceux qu'ils redoutent.

— Je dis cela, monsieur, parce que cela est.

— D'une autre part j'ajoute, qu'en ce temps est venu pour tous, il est opportun pour vous de ne pas le laisser passer.

— Bref je vous propose nettement, brutalement de servir vos deux intérêts : l'intérêt politique et l'intérêt privé.

— Veuillez me répondre comme je vous parle, sans hésiter !

— Acceptez-vous ?

De Maillé réfléchit durant quelques instants, puis, continuant à regarder en face son compagnon :

— Je comprends parfaitement ce que vous me dites, — répondit-il, — mais je ne comprends pas pourquoi vous avez attendu jusqu'à ce jour pour me parler ainsi ?

— Voulez-vous que je sois franc ?

— Je vous en prie !

— Je vais l'être.



Les autorités de Québec ont pris un costume de circonstance pour présenter le calumet aux visiteurs français.

Le vicomte porta autour de lui un regard attentif :

— Vous êtes certain, — dit-il, — qu'aucune de nos paroles ne peut être entendue ?

Lustupin se leva.

Il alla ouvrir toute grande la porte du vestibule.

Il regarda au dehors et il écouta :

— Personne ! — dit-il, — et pas le moindre bruit !

Il s'effaça pour que de Maillé put sonder le vestibule du regard.

Ensuite il se dirigea vers la petite porte donnant sur l'escalier dérobé :

— Personne encore ! — dit-il en l'ouvrant et en la refermant, — De ce côté est l'appartement particulier de la princesse Louise.

Et baissant la voix :

— Cette muraille, à laquelle nous sommes adossés, — continua-t-il, — est celle du laboratoire de la princesse Louise, ce réduit secret dans laquelle elle travaille souvent des nuits entières avec un alchimiste de renom, et où personne ne peut jamais entrer.

Donc, vous le comprenez ? nous

sommes ici en sécurité complète, et c'est pourquoi j'y suis venu vous trouver, car, nulle part, dans tout Paris, il n'est un endroit dans lequel nous puissions mieux causer qu'ici.

— Alors, parlez, — monsieur ! — je vous écoute, — dit monsieur de Maillé après un silence.

— Je vous disais que j'allais être franc et je vais l'être.

— Vous me demandiez pourquoi j'avais attendu jusqu'à ce jour pour vous parler ainsi ? C'est parce que jusqu'ici, l'occasion d'agir ne s'était pas présentée pour moi.

— Pour l'exécution d'un projet que je rêve depuis longtemps, il faut que je sois mis en relation avec Son Altesse le prince de Bourbon !

— A qui pouvais-je m'adresser ?

— Je ne connaissais aucun des gentilshommes attachés au service du prince. Et cependant il me fallait, pour faire remettre au prince ce que j'ai à lui remettre, un main qui pût, sans intermédiaire, se poser dans la sienne.

— Le hasard m'a bien servi.

— Notre rencontre a été pour moi un gage de réussite.

— Vous m'avez donc cherché ?

— Oui et non. Je ne vous avais pas cherché avant de vous avoir vu pour la première fois, à l'heure de l'exécution en Grève. Je vous ai cherché ensuite.

— Après ?

— J'ai vu dans la double situation qui vous était faite par les événements, une garantie de réussite pour moi, et je me suis dit : je le servirai près de celle qu'il aime, il me servira près du prince de Bourbon ; puis nous servirons tous deux les Bourbons contre les Lorrains.

A cette heure les choses en sont là.

Tant que les Lorrains seront au pouvoir, Céranon sera puissant et votre amour malheureux.

Voulez-vous arriver au bonheur en servant Le Dauphin ?

— Mais, — dit Aymeric, — vous parlez de renverser les Lorrains comme d'une chose facile.

Elle l'est.

Cependant le duc est l'ami de la

princesse Louise.
— Oui.
— Vous l'avez ?
— J'avoue même qu'il est plus que l'ami.

— Eh bien ?
— Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ? La princesse Louise n'en est pas à son premier ami. Pourquoi en serait-elle à son dernier.

Aymeric regarda Lustupin.

— Ah ! dit-il : — fit-il.

— Vous comprenez ?

— Continuez !

— On peut donc réussir.

— Oui.

— Vous avez un moyen ?

— Oui.

— Et ce moyen ?

— Je le communiquerai au prince de Bourbon dès que je le verrai.

De Maillé réfléchit encore.

Il était indécis, tourmenté, hésitant.

Il détestait les Lorrains, il adorait Catherine, il haïssait Céranon.

Certes, la chute des Lorrains eût été la réalisation de ses plus beaux rêves.

Elle eût servi et sa passion pour Catherine et sa foi politique, mais quel était cet homme en face duquel il se trouvait ?

— Etait ce réellement un ennemi des Lorrains ?

— Etait ce un espion du président ?

Lustupin suivait du regard, sur le front de de Maillé, toutes les pensées qui germaient dans son cerveau.

Il les devinait les comprenait et il attendait.

— L'heure s'avance ! — dit enfin — Que me répondez-vous ?

De Maillé se leva :

— Monsieur de Lustupin, — dit-il, — j'ai deux réponses à vous faire.

La première me concerne personnellement, je ferai tout ce qu'un homme peut faire pour anéantir les ennemis du roi, tout ce qu'un homme peut faire pour conquérir la femme qu'il aime.

Par l'effet d'un hasard étrange mon amour et ma foi politique suivent une même route et rencontrent devant eux un même obstacle.

Cet obstacle, j'emploierai toute mes forces pour le renverser.

Voilà ma première réponse.

— Et la seconde ?

— En ce qui concerne le prince de Bourbon, je ne puis ni rien faire, ni rien dire sans avoir pris les ordres de son Altesse.

Lustupin se leva à son tour.

— Ces ordres, prenez-les ! — dit-il.

— C'est ce que je ferai.

— Ce soir même ?

— Peut-être... mais que dirai-je au prince ?

Lustupin ouvrit son pourpoint et

prit, dans une poche secrète, deux paquets de papier pliés et cachetés qu'il tendit au vicomte.

— Que son Altesse prenne connaissance de ce que contiennent ces papiers ! — dit-il.

— Q'est-ce que ces papiers ? — Des lettres de la plus haute importance. Elles le mettront à même de savoir ce que je puis.

— Et, si Son Altesse désire connaître ce moyen de réussite que vous m'avez dit posséder ?

— Cette nuit, à une heure, je serai à l'hôtel Bourbon, j'attendrai les ordres du prince.

— C'est bien dit Aymric. Lustupin s'inclina.

Le vicomte regarda son interlocuteur ; puis se dirigea vers la porte du petit escalier :

— Dans tous les cas, — dit-il, — cette nuit je vous verrai n'est-ce pas ?

— Et vous trouverez en moi un ami fidèle ! — répondit Lustupin.

De Maillé serra précieusement les papiers dans son pourpoint, puis posant sa main sur le bouton de serrure de la porte :

— Monsieur de Lustupin, — dit-il, — vous m'avez rendu de grands services, vous paraissiez avoir pour moi une affection sincère, je suis reconnaissant envers vous et je suis tout disposé à devenir votre ami.

Mais si ce que vous avez fait n'était qu'un leurre mon bras serait un vengeur implacable !

Lustupin alla à lui et prenant les mains du vicomte, il les étreignit énergiquement.

— Vous détestez Céranon, — dit-il d'une voix rauque, — mais moi je le hais ! Je le hais comme une victime innocente peut haïr son bourreau !

Lustupin alla à lui et prenant les mains du vicomte, il les étreignit énergiquement.

— Vous détestez Céranon, — dit-il d'une voix rauque, — mais moi je le hais ! Je le hais comme une victime innocente peut haïr son bourreau !

— Pour chaque torture infligée au baron de Céranon, au secrétaire du duc de Lorraine, je donnerais un lambeau de ma chair, et je vendrais au Diable ma vie éternelle pour avoir la faculté de me venger à ma guise.

— Oh ! si vous saviez ce qui se passe-là ! vous ne douteriez pas !

En parlant ainsi Lustupin était effrayant à voir.

Ses prunelles lançaient des gerbes de flammes, ses narines se dilataient, ses lèvres se crispèrent et un rictus de tigre flairant le sang éclairait lugubrement sa physionomie que cette barbe noire, touffue et épaisse rendait plus énergiquement sombre.

En parlant ainsi cet homme ne pouvait mentir ?

De Maillé le contempla un moment avec une stupeur douloureuse :

— Oh ! — dit-il, — vous avez donc bien souffert ?

— Plus que je ne puis jamais espérer fuir souffrir ces Guises maudits, et c'est cette conviction de ne pas avoir, quoi que je fasse, dent pour dent, œil pour œil qui excite ma rage, car je ne me vengerais pas comme je voudrais me venger !

Puis se dominant et se calmant soudainement, avec une puissance qui indiquait l'énergie extraordinaire dont cet homme devait être doué :

— A ce soir, — dit-il, — partez ! Il est temps !

De Maillé rendit à la main de Lustupin, la pression que recevait la sienne, et il quitta la chambre en adressant un dernier regard à l'étranger personnage :

— Co soir ! — dit-il. La porte se referma.

XXXIV

LE LABORATOIRE

Demuré seul, Lustupin écouta avec une attention profonde. On entendit le bruit des pas du vicomte retentissant sur les marches de l'escalier.

Ce bruit alla en diminuant et s'affaiblit au point de cesser de se faire entendre. Un grand silence régna...

Alors Lustupin alla vers la porte et d'une main rapide poussa la verrou.

Puis il se dirigea vers l'autre porte qu'il verrouilla également.

Cela fait, il revint vers l'endroit où, quelques instants plus tôt, il avait causé longuement avec de Maillé.

Il dérangea sans bruit le fauteuil sur lequel le vicomte s'était assis.

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annonces: Première insertion, 10 centins par ligne: chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 22 Août 1885.

SCENE DE FAMILLE

SCÈNE I

Sir John MacDonald est en pantoufles et en robe de chambre. Il vient de se lever — il bourre sa pipe et s'apprête à prendre une tasse de thé. Entre le juge Richardson.

Sir John. — Ah vous voilà, juge, c'est bien, j'avais besoin de vous voir.

Le juge. — On m'a dit que vous aviez une job à me donner, est-ce quelque chose de sérieux ?

Sir John. — Tout ce qu'il y a de plus sérieux ! il s'agit surtout d'aller vite et de ne pas traîner en route, c'est un nommé Riel que je veux faire pendre.

Le juge. — Parfaitement, on vous taillera la besogne correcte, mais qu'est-ce qu'il a fait l'homme que voulez pendre ?

Sir John. — Je ne sais pas !

Le juge. — Comment, vous ne savez pas ?

Sir John. — Eh non ! je vous dis : Voilà un homme à pendre, c'est à vous de voir ce qu'il a fait ! vous n'êtes pas juge pour des prunes.

Le juge. — Mais enfin. S'il est innocent ?

Sir John. — Vous sortez de la question, mon ami ! Il ne s'agit pas de savoir si cet homme est innocent ou non, il s'agit de trouver douze personnes de bonne volonté pour vous aider.

Le juge. — Douze, ce sera difficile ! Regina est si petit !

Sir John. — N'en prenez alors que six, trois, un et demi. Le nombre m'est indifférent.

Le juge. — Nous violerons la loi !

Sir John. — Vous êtes naïf, vous, et en même temps assommant avec vos scrupules ! du reste si vous n'êtes pas content je m'adresserai à un autre.

Le juge. — Pas du tout, je ferai la job, combien faudra-t-il de temps ?

— Un jour ? deux heures ! cinq minutes ?

Sir John. — Cela serait peut-être un peu trop court je vous accorde cinq ou six jour !

Le juge. — Merci mille fois, Excellence, avec cette latitude de temps je peux faire pendre tout le Nord-Ouest (il sort).

SCÈNE II

Sir John est en tenue de gala, entouré de haut-dignitaires — il paraît très ennuyé.

Sir John. — Qu'est-ce que c'est encore que ces gros tas de papiers que vous m'apportez ?

Un domestique. — C'est le dernier envoi des protestations contre le jugement de Riel.

Sir John. — C'est assommant ça ? ma maison est encombrée de ces papiers ! je n'ai plus une minute de repos.

Le domestique. — Le fait est que cela devient fatigant, tous les jours une foule de gens qui viennent sonner à la porte pour protester ou qui portent des lettres ! ah ! le service est pénible ici maintenant, je crois que je vais résigner.

Sir John. — Et moi aussi ; car j'en ai réellement plein le dos et puis ces cauchemars que j'ai la nuit... c'est terrible... je suis comme Macbeth, avec cette différence que je crois voir toujours une petite potence danser sur mon nez ! — si vous croyez que c'est amusant !

Un dignitaire. — Vous recevez beaucoup de protestations ?

Sir John. — De sept à huit cent livres par jour ! mais je ne les lis pas seulement, n'importe, ça me préoccupe et surtout ça m'empêche de dormir.

Le domestique. — Il est tout maigre, le pauvre !

Sir John. — Ma vie est empoisonnée !

Le domestique. — Plus un moment de repos !

Sir John. — Des plaintes des protestations, des visites toute la journée !

Le domestique. — Quand auparavant on était si bien et tranquille.

Sir John. — On n'avait rien à faire que de manger, boire et dormir...

Le domestique. — Et toucher son salaire.

Sir John. — Ah ! que je suis malheureux !

Le domestique. Et quelle fichue idée aussi de condamner Riel, si on l'avait laissé tranquille nous le serions aussi.

Sir John. — Au fait quel est le maladroït qui a fait...

Le domestique. — Vous savez un petit juge pas très connu, c'est une job que vous avez fait avec lui !

Sir John. — Et bien il paiera les pots-cassés, car en vérité depuis que Riel est condamné j'ai vieilli de 20 ans, qu'on fasse venir le juge.

SCÈNE III.

Le Juge. — Vous m'avez fait appeler ? je pense que vous voulez me donner des félicitations, aussi j'ai escamoté la chose assez rondement ?

Sir John. — Pas du tout, juge, vous avez agi avec une maladresse étonnante.

Le juge stupéfait. — Ah bien elle est forte celle là ! j'ai fait ce que vous m'avez ordonné !

Sir John. — Quand un homme a tant d'amis que ce Riel, on a l'intelligence de le faire acquitter.

Le juge. — J'ai fait ce que vous m'avez dit de faire pourtant ? En attendant voulez vous me donner mon pourboire ! (Entre le bourreau).

Le bourreau. — Excellence le peuple murmure, il y a là un tas d'Anglais sur la place qui attendent le moment où l'on va pendre Riel ! et l'on dit que vous allez grâcier le coupable ?

Sir John. — C'est vrai, j'ai peur que ce pendu là me joue quelque mauvaise farce une fois dans l'autre monde, aussi je vais lui donner sa grâce.

Le bourreau. — On ne peut pas laisser comme cela des gens qui attendent la pendaison depuis des mois ; le public va être furieux.

Sir John (indiquant le juge). — Eh bien au fait, prenez ce bonhomme là et pendez-le à la place de Riel, cela lui apprendra à faire de la justice à la vapeur et à me causer des ennuis aussi terribles grâce à ses jugements fantaisistes.

Le juge. — Comment on va me pendre maintenant ?

Sir John. — Oui, et personne ne protestera. De ce côté-là je suis sûr d'être tranquille.

NOUVELLES DE LA SEMAINE

La population de Montréal était étonnée la semaine dernière de voir dans les rues un homme sur lequel étaient collées deux affiches avec ces mots : small pox et picotte.

Chacun s'éloignait de ce monsieur avec terreur, et l'on se demandait qui cela pouvait être ?

Renseignement pris, ce n'était autre que l'hon. ministre de la milice M. Caron, qui de passage à Montréal, craignait les interrogatoires du public au sujet des bévues commises pendant la guerre du Nord Ouest, et avait adopté cet ingénieux stratagème pour éviter les importunités de ses ennemis politiques.

On assure que le colonel Labranche va éditer une œuvre de stratégie militaire sur la dernière campagne du Nord Ouest.

Le partie maritime de l'expédition serait révisée par Joe Vincent. Illustration et planches explicatives par l'abbé Chabert.

Cela formera un gros volume in-quarto plein de science et d'intérêt. M. de Moltke, le grand général allemand en a commandé un exemplaire.

LE VERTUGADIN

Le grave Journal des Débats fait la guerre à cet appendice grotesque imposé aux femmes par une mode absurde qui les rend difformes :

Du train que va la mode et à en juger par l'appendice bouffant adapté au vêtement des femmes, on peut prédire l'avènement prochain du vertugadin.

C'était un des plus ridicules ajustements de la toilette des femmes d'autrefois. Le vertugadin date du seizième siècle. Il avait été imaginé pour donner de l'élégance à la taille en arrondissant les hanches. Il est attribué aux Espagnoles, qui désignaient cet appareil sous le nom de gardien de la vertu, d'où l'on fait : vertugadin.

Le vertugadin se développa à l'excès sous les règnes de Charles IX et de Henri III. Ce fut une fièvre, une folie qui résista aux édits et aux quolibets dont cette mode fut l'objet.

Comme les bourgeoises ne se faisaient pas faute d'imiter les grandes dames de la cour, celles-ci ne trouveront d'autre moyen de se distinguer de la bourgeoisie que d'exagérer encore les dimensions de leurs jupes.

On lit dans un discours en vers sur la mode publié en 1613 :

Et nos dames ne sont pas bien accommodées. Si leur vertugadin n'est large à dix coudées !

L'excès devint tel que les Parlements se mirent en devoir de faire exécuter les édits royaux proscrivant l'usage de cette mode.

Le Parlement d'Aix en Provence se distingua surtout par la sévérité de ses arrêtés. Il n'entendait pas, disent les chroniqueurs, que de tels correctifs déshonorassent la taille des belles Arlésiennes.

Tout le beau sexe de Provence se conforma aux arrêtés du Parlement, si flatteurs pour lui. Le vertugadin fut mis de côté et singulièrement amoindri.

Un seul cotillon se mit en rébellion contre la loi. Ce fut une demoiselle de Lacépède qui fut citée à comparaître en personne devant la Cour pour port illégal de l'appareil bouffant.

Ce fut une cause mémorable dans les fastes du Parlement d'Aix.

On en lit les détails curieux qui suivent dans une plaquette de l'époque :

La dame s'avança jusqu'à la barre avec le corps même du délit, c'est à dire vêtue d'une robe démesurée-

COUACS

Un chanteur mal habillé disait un soir :

— Je fais de ma voix tout ce que je veux !

— Vous devriez bien vous en faire une culotte, lui répondit aussitôt Boireau.

— Ah ! le jeu de cartes ! quelle triste folie, disait un oncle à son neveu ; en gagne un jour, on perd le lendemain.

— Eh bien ! il faut jouer tous les deux jours, répond ce dernier.

Quelques combles : Le comble de l'art pour un dentiste !

— Poser un ratelier dans une bouche à chaleur.

Le comble de la difficulté pour un aveugle ?

— Tirer une traite à vue. Le comble du zèle chez un reporter. — Rendre compte des accidents de terrain.

Femmes très chies. — Tu as renvoyé ta femme de chambre, Eulalie ? Elle paraissait cependant bien attachée.

— Oui, mais quelle malpropreté ! Figure-toi, chaque soir, lorsque je suis couchée, elle vient ranger un peu dans la chambre ; — l'autre nuit, donc, je me réveillai suffoquée...

— Qu'y avait-il ?

— Elle avait tout simplement laissé-là mes bottines !

On cause dans un salon du docteur Y..., un des médecins les plus célèbres de l'endroit.

— Il est très connu, dit quelqu'un, seulement il a contracté une habitude qui m'empêcherait de me confier à lui.

— Laquelle ?

— Celle de ne jamais se faire payer ses honoraires par ses malades.

— Allons donc !

— Mais oui ; ses notes sont toujours soldées par les successions.

L'Echo de Paris raconte que Mme de G... s'assit un soir, par mégarde, sur le chapeau de Barbey d'Aurevilly, qu'elle écrasa complètement.

— Oh ! pauvre chapeau ! murmura-t-elle en s'exécutant.

— Remarquez-vous, chère madame, comme la marquise de Z... se conserve depuis qu'elle a perdu son mari ? jamais elle ne m'a paru si jolie, si séduisante.

— Rien de plus naturel, cher monsieur, il y a longtemps qu'un moraliste l'a dit : le veuvage, c'est la saumure des femmes !

On parlait mariage en soirée.

— Oui, dit un fat, j'ai la plus grande admiration pour les femmes, mais je compte bien ne jamais me marier.

— Vraiment ? dit une jeune personne. Ceci est très gracieux, car c'est une façon d'établir que non-seulement vous nous admirez, mais en outre, que vous avez des égards pour nous.

Tête du monsieur.

Une coquille de journal : X.....dentiste, fait consciencieusement toutes les opérations dentaires.

Pose de dents et machoires artificielles.

Une jeune et jolie femme, dont le mari jouit d'une santé florissante, se mêle à une conversation générale sur le voyage et, d'une voix d'ango :

— Moi, je me remarierais bien, si l'occasion se présentait...

On parlait d'un absent.

— Lui, s'écrie Boireau, c'est tout bonnement une f...tue bête !

La maîtresse de la maison lui faisant remarquer, du geste, que sa fille était là :

— Moi, ajoute Boireau en s'adressant à la jeune personne, je puis me servir de ces mots-là, parce que je suis un monsieur ; mais vous qui êtes une demoiselle, vous devez les éviter... autant que possible !

On cause d'un homme d'affaires véreux qui a été appelé devant le juge d'instruction et qui s'est vu sévèrement admonesté par ce dernier.
—A présent, le voilà condamné à dix ans d'honnêteté forcée.
—Soyez tranquille : il ne les fera pas.

—Voyez-vous, disait un mari lorsqu'on voit une femme se jeter à l'eau, il y a, pour un homme de sang froid, trois mouvements à exécuter :
Le premier, se déshabiller aussi promptement que possible ;
Le second, piquer une tête ;
Et le troisième, faire la planche.

Avertissement inopportun :
Un garçon d'hôtel. — Levez-vous monsieur ! Il y a le feu dans la chambre No. 5.
—Vraiment ! Quel est mon numéro ?
—No. 12.
—Eh bien, quand l'incendie aura atteint le No. 11, venez me réveiller ! Et il se rendort.

Les meilleures recommandations sont celles des banques elles mêmes. — Une recommandation de l'excellente réputation dont jouit chez nous (où elle fonctionne avec une parfaite régularité) la Loterie Nationale de l'Etat de la Louisiane, connue dans le monde entier, est le fait clairement annoncé que : la Banque Nationale de la Nouvelle-Orléans, la Banque Nationale de Louisiane, la Banque Nationale Germania, toutes parmi les meilleures banques de la Nouvelle Orléans, La. se chargent de recevoir les lettres chargées ou les mandats de poste accompagnant les ordres. Le prochain tirage, (le 18ème) aura lieu le mardi, 8 Septembre. Pour renseignements s'adresser à M A Dauphin, Nouvelle-Orléans, La.

Dans une réunion publique, un orateur farouche commence son discours :
—L'heure des malentendus est passée ! Je serai franc, dussé-je mettre les pieds dans le plat.
Un citoyen l'interrompt :
—Merci ! vous dînerez seul, alors !

Dans un établissement de bain.
Un monsieur se présente au guichet.
—Combien ?
—Trente francs...
—Trente francs ?
—Monsieur m'a demandé un bain salé.

On montre la cathédrale de Rouen à un jeune Américain.
—Vous n'avez pas la pareille en Amérique, n'est-ce pas ?
—C'est vrai, mais nous avons à Chicago une charcuterie où on peut tuer soixante cochons par minute !

Joséphine entre hier au salon, à l'heure du dîner :
—Madame, dit-elle, je n'ai pas d'oignons.
—Quand on n'a pas d'oignons, on va en acheter, sans rien dire. Enfin, tâchez d'avoir un peu d'initiative.
—Oh ça se vend il, madame ?

A la brasserie :
Le bohème X... est l'homme le plus crasseux de la création ; ses habits sont une vaste tache et son linge est plus que douteux.
—Cristi ! disait Cassever en l'apercevant, faut-il qu'il ait des masses de chemises sales pour pouvoir en mettre comme ça tous les jours.

Le vidame de Couloch causait ce matin avec Mme de Saint-Éméché de la reprise de l'As de trèfle qui a lieu à l'Arbigny, et lui posait cette question insidieuse :
— Chère madame, savez-vous quand une gémisse peut entrer dans une partie de piquet ?
— ?
— C'est quand elle est lasse de trèfle.

Sur la plage :
Le commandant R... se promène avec son neveu, un grand garçon qui a l'air de s'ennuyer terriblement.
Tout à coup le commandant pousse un cri terrible :
— Aie ! mon rhumatisme.
— Quel bonheur, fait naïvement le neveu, c'est l'hiver qui vient, la saison des plaisirs va commencer.



LE LIBÉRAL. — Tu vois ta Minerve qui te crie après pour avoir été au marché Papineau.
LE CONSERVATEUR. — Qu'est-ce que tu veux, elle est trop vieille, elle ne peut plus bouger et puis Tassé n'est pas là, il est allé consoler Chapleau.

ment vaste dans sa circonférence. Le tribunal fulminait déjà contre une pareille audace, lorsque d'un mot l'accusée fit tomber la colère de ces graves magistrats.
"Elle déclara sur l'honneur que cette exagération du vêtement que l'on inculquait et qu'on attribuait à un objet étranger, n'était qu'un don de nature !"
"Le ciel, dit-elle, m'a gratifiée d'un vertugadin contre lesquelles les édis a et les arrêts ne peuvent rien."
La question était délicate. Les juges pincèrent leurs lèvres pour ne pas rire et se contentèrent de la déclaration de l'inculpée, sans exiger la preuve.
Le procès eut du retentissement et porta un coup sérieux au vertugadin.
Les dames de la cour y renoncèrent et surent imitées de la ville et de la province.
Abandonnée pendant cent ans environ, cette parure fut reprise à la mode sous le nom de panier vers le milieu du dix-huitième siècle.

LE CAS DU COLONEL PINCHON

Les sergents-majors, en place repos, attendaient l'arrivée du colonel. Personne ne soufflait mot, car l'atmosphère semblait chargée d'électricité. L'ordonnance du grand chef avait, en effet, été mis en prison la veille au soir (on ne savait pourquoi) et le commandant de semaine lui-même paraissait inquiet.
Quelques-uns prétendaient que le soldat Loumy, plein de sollicitude pour son supérieur, avait cru bien faire en dégustant le vin avant de le servir sur la table. D'autres, aux idées plus élevées, pensaient gravement que l'ordonnance avait abusé de la confiance de son maître et trahi la France en divulguant à l'Allemagne des plans secrets d'attaque. Tous enfin s'attendaient à un orage et invoquaient Franklin.
Soudain chacun se redressa, examina la position de ses pieds, frisa sa moustache et commença à garder la plus complète immobilité : l'horloge venait de sonner neuf heures, moment précis où le colonel se montrait généralement à la porte du quartier.
Mais, ce jour-là, il n'arriva qu'au quart, et dicta avec plus de calme que de coutume cette simple ligne :
"Rien de nouveau aujourd'hui, virgule ; la musique n'y assistera pas, un point." — "Rompez !"
L'étonnement fut tel qu'il dégénéra en frayeur.
Assurément le cas était grave, puisque le sang-froid était si grand : sans aucun doute maintenant la patrie était en danger par l'infidélité, la trahison du brossour.
Chacun se retira, sans oser regarder derrière lui, de peur d'être accusé. Seul le commandant Toulourot, le plus brave des braves, demeura, prêt à supporter le choc. Il se tenait immobile, sans remuer la tête ni un doigt près du colonel, qui signait des pièces.
— Mon ordonnance m'a mis dans une fichue position, commandant, dit tout à coup le grand chef.
— Assurément, mon colonel, le cas est bien fâcheux.
— Comment vous savez donc !...

— Non pas du tout, reprit vivement Toulourot, qui craignait d'être pris pour complice.
— Eh bien ! figurez-vous que cet animal-là... A propos, est-il toujours en prison ?
— Oh ! mon colonel, enfermé à double tour. Je l'ai fait mettre au secret, et, de plus, ses pièces sont prêtes pour le conseil de guerre.
— Pour le conseil de guerre ! grand Dieu ! comme vous y allez, commandant.
— Mais je croyais que, pour un cas aussi fâcheux, le conseil de guerre seul, mon colonel...
— Ah ça ! quel crime lui imputez-vous ?...
— Une haute trahison, dit-on...
— Une trahison ! et laquelle donc ?
— Avoir livré à l'Allemagne des plans secrets d'attaque...
— Des plans secrets ! pris où cela ?... et livrés par Loumy ! ! !
Et le colonel se mit à rire aux éclats.
— Je ne comprends plus rien, alors, mon colonel.
— J'ai fait coffrer cet idiot tout simplement pour lui ouvrir un peu l'intelligence. On peut le relâcher aujourd'hui. Tenez, commandant vous allez juger du cas.
Hier je dis à Loumy : " Je suis indisposé ; va dire à Madame X***, chez qui je devais dîner, que je ne puis, ce soir, me rendre à sa flatteuse invitation, et, comme il est six heures, en revenant, rapporte-moi mon dîner."
A son retour, je me mets à table.
Mon ordonnance me sert un potage exquis, un saumon de première qualité, des falsans, puis une quantité prodigieuse de mets délicats. Je n'en voyais point la fin.
— Il y a donc bombance au mess, ce soir ? lui dis-je.
— Oh ! c'est pas tout m'colonel, me répond-il ; y a du champagne et la dame elle m'a dit : " Faut que vot'colonel y boive un verre à sa santé."
— Où donc, animal, as-tu pris mon dîner ?
— Mais m'colonel y m'a dit : " En revenant rapporte mon dîner", alors j'ai dit à la dame : " Faut mettre l'dîner de m'colonel dans un panier."
Vous jugez de ma colère, commandant.
Une heureuse idée me vient. Le seul moyen de réparer la sottise.
— Cours vite, lui dis-je, chez un jardinier, achète un bouquet et apporte-le de ma part à Mme X... Dépêche-toi.
Loumy m'arrive tout joyeux, une demi-heure après :
— Eh bien ! tu as remis le bouquet. L'as-tu choisi joli et frais, au moins ?
— Oh ! oui, m'colonel et la dame elle voulait m'donner cent sous.
— Tu n'as pas accepté au moins !
— Oh ! jamais m'colonel, et je lui ai dit : " Sauf l'respect que j'dois à madame, l'bouquet y m'coûte dix francs" et alors la dame elle m'a donné dix francs que voilà.
Voilà mon cas, commandant.

Un directeur de province avait monté avec un grand luxe de décors et de costumes, Guillaume Tell. Le jour de la première arriva et voyant la salle aux trois quarts vide, il s'écria :
— Hélas ! pas d'argent et tant de suisses !

Calino au théâtre :
A la fin du spectacle, le doux gaillard s'approche du vestiaire et demande son pardessus.
— Votre numéro ? dit l'ouvreuse.
— Donnez-moi d'abord mon paletot ; mon numéro est dans la poche.

A l'hôpital.
Un pickpocket, miné par une maladie mortelle, demande un peu de tisane à l'infirmier.
— Avec une cuillère ?
Le moribond, avec un sourire triste :
— Merci pour l'intention, mon ami !...

A un Gascon, qui montre sa galerie à un de ses amis :
— Ce guerrier est un de tes ancêtres ?
— Oui, il était aux Croisades.
— A laquelle ?
— A toutes !

Croquis de l'if du Charivari :
Projet de règlement pour les réunions publiques et même pour les assemblées parlementaires :
Les orateurs s'éternisant dans des questions oiseuses, ne leur laisser hors de la tribune que la tête, ce qui permettra au président de mettre sous cloche ceux qui abuseront du droit d'être ennuyeux.

Un orateur d'occasion sur une tombe :
" Oui, mes amis, qu'est la vie ? Bien peu de chose ! Vous vous endormez le soir bien tranquillement, et souvent, hélas ! quand vous vous levez le lendemain, vous êtes mort !"

On répète généralement une pièce à spectacle.
A un moment, un grand désarroi sur la scène :
— Qu'est-ce qu'il y a ? demande le directeur, qui est dans la salle.
— C'est le chef-machiniste qui vient de se tuer en tombant des frises.
Le directeur, avec humeur :
— Eh bien, si ça marche comme ça à la représentation !

Invité à dîner à la campagne, Boireau a apporté de Paris une énorme tarte aux cerises.
On le comble de remerciements.
— Oh ! dit-il avec sa courtoisie habituelle, ce n'est pas la tarte qui vaut des remerciements, c'est l'embêtement de l'avoir trébuché jusqu'ici !

Le commandant Landremol, vieux troupiier d'Afrique, a la mauvaise habitude de se griser tous les soirs. Avant-hier il rencontre son ordonnance, un brave garçon, qui par hasard, était un peu éméché.
— N... de N... ! hurle Landremol. te voilà pochard... tu vas me fuir quinze jours de salle de police !
— Moi-même ! parbleu !... Mais, imbécile, c'est parce que suis gris tout les jours, que j'ai absolument besoin d'une ordonnance qui ne soûle jamais !

Entendu sur le boulevard par le Charivari :
— Je te dis que ce garçon s'est conduit d'une façon déplorable...
— Comment ! tu lui en veux, parce qu'il a mangé deux cent mille francs...
Pas parce qu'il le a mangés, mais parce qu'il n'a invité personne !

Entendu à une soirée de contrat. Deux jeunes gens causent entre eux :
— Moi véritablement, ça me fait toujours plaisir quand je vois un garçon qui a de la fortune épouser une fille pauvre.
— Pourquoi ça ?
— Parbleu ! ça laisse les riches en circulation.

Les Tribunaux comiques

UNE MARIÉE COMME ON EN VOIT PEU

Que les blasés qui veulent "du nouveau, n'en fut-il plus au monde" soient satisfaits ! A moins cependant qu'ils ne prétendent que la particularité dont l'auditoire de la police correctionnelle a été témoin aujourd'hui n'est pas chose nouvelle, et ils en sont bien capables, pour rester dans leur rôle de gens que rien ne peut plus étonner.

L'auditoire, lui, encore plein d'illusions, ne sera pas de sitôt revenu de sa surprise, et si le chansonnier national a dit de Napoléon Ier :

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps

On peut affirmer qu'on parlera non moins longtemps de la prévenue qui venait, aujourd'hui, s'asseoir sur le banc de la police correctionnelle : une mariée, en costume virginal ; mais quelle mariée ! quel costume ! Voilà par exemple, où on pourrait certifier qu'il n'y a rien de neuf, ni la toilette ni la femme. Quel âge a celle-ci ? la science serait embarrassée pour le dire ! quant à l'âge de sa robe, on pourrait s'en faire une idée à sa teinte jaune et à son apparence de long séjour au Mont-de-Piété ; mais, du moins, avec un blanchissage et un coup de fer, on peut lui rendre son éclat, et la mariée aura beau se débarbouiller, on n'en sera pas plus avancé.

Quand nous aurons dit qu'elle a administré une volée à un photographe, et ce, dans son costume de mariée, on se demandera, avec une profonde stupéfaction, quel peut bien être l'heureux mortel qui a enchaîné son sort à celui de ce phénomène social.

Le photographe qui a porté plainte en coups est un de ces industriels de banlieue établis dans une échappe, et qui font des portraits à 1 franc.

Qu'une mariée se fasse photographier dans son costume nuptial c'est une idée bien naturelle et qui ne surprendra personne : rien de plus fréquent que de voir une voiture de noces s'arrêter à la porte d'un photographe, et deux jeunes époux en sortir pour aller se faire portraiturer entre la cérémonie et le repas ; mais ce qu'on a certes vu pour la première fois, c'est le spectacle singulier que le photographe va vous décrire.

"Non, dit-il, au Tribunal, on n'a jamais rien vu de pareil ! Entendant des rires, des huées, des cris : "A la chionlit !..." je vas regarder à la porte et qu'est-ce que je vois ? Ah ! messieurs, une chose que c'était à moi pas y croire : une femme que, mardi-gras, on aurait cru déguisée en mariée de carnaval : la mariée, la robe, le voile, la couronne, tout ça avait l'air d'occasion ; d'ailleurs Messieurs, vous pouvez voir par vous-mêmes, et le plus drôle, c'était de la voir avec ses souliers blancs, toute seule dans la rue ; pas un chat pour l'accompagner.

La prévenue. — Fallait bien, puis que mon mari, le garçon d'honneur, mon père, mon oncle et les autres personnes ne voulaient se déranger pour venir avec moi, ma mère serait bien venue, mais elle avait bu et ne pouvait pas se tenir.

Le témoin. — Et le drôle, c'est que la voilà qui se baisse, qui ramasse des papiers sales avec ses gants blancs et qui les jette aux gants et aux hommes qui la suivaient ; et on riait à se tordre, on se mettait aux fenêtres, aux portes, pour savoir ce qu'il y avait ; si bien que voilà des sergents de ville qui arrivent et qui veulent mener la mariée au poste, croyant que ça n'était pas une vraie mariée ; finalement qu'elle leur dit que si, à preuve que sa noce est dans un restaurant pas loin, qu'elle leur indique, et qu'elle va faire faire son portrait. C'est donc là qu'elle entre dans mon établissement, de très mauvaise humeur comme vous pensez, et que les sergents de ville ne pouvaient pas venir à bout de renvoyer le monde qui restait à la porte, l'attendant à sortir, on riait à s'en faire craquer la boucle du pantalon, et qu'on entendait tout le monde qui disait : Oh ! c'est mariée ! oh ! c'est mariée !

La prévenue. — Tas d'imbéciles ! tout ça parce que chacun va suivant ses moyens et que, n'ayant pas assez pour un costume neuf, j'ai acheté

tout d'hasard, à une marchande, dans un petit marché, qui avait tout complet, et que je l'ai eu à très bon compte.

M. le président, au plaignant. — Enfin, arrivez aux coups.
Le témoin. — Eh bien, monsieur, c'est venu de ce que madame était comme un orin, ce qui fait qu'elle remuait tout le temps et que je l'ai ratée trois fois de suite ; c'est pour ça que, n'étant pas de ma faute, et ayant d'autres personnes qui attendaient leur tour, je livre le quatrième portrait à madame qui n'en veut pas.

La plaignante. — Il avait deux nez quatre mains et trois couronnes !
Le témoin. — Parce que vous avez remué tout le temps. Alors je dis à madame de payer et d'emporter son portrait ; elle me dit d'y ôter un nez, deux mains et deux couronnes et qu'elle paiera après. Comme elle commençait à m'ennuyer ferme, je lui dit que si elle ne me payait pas que j'allais la mener au poste : elle me répond qu'elle m'en défile. Voyant ça pour en finir, je l'empoigne par le bras ; elle me tombe dessus, me donne des coups de poing sur la figure, des coups de pieds ; elle me passe la jamba : moi j'la sur le dos ; alors elle lance un coup de pied, dans mon instrument, elle l'envoie dinguer ; j'entends clac ! la glace ca-sait : enfin messieurs, que les autres clients se sont sauvés en criant au secours ! et que les sergents de ville sont arrivés et l'ont menée chez le commissaire de police, ce qui a recommencé le chabanal dans la rue.

Un homme s'avance à la barre Messieurs, dit-il, c'est mon épouse ; c'est bien désagréable pour moi que, me mariant avant-hier, elle est en prison depuis ce temps-là, qu'on a fait le dîner sans elle, dont je vous prie de me la rendre.
La prévenue. — Fallait venir avec moi au lieu de faire la poule ; c'est la récompense de votre châtement !
Le Tribunal condamne la prévenue à six jours de prison.

Le photographe. — Avec tout ça je suis refait de mes 20 sous :
UN CORYZA BIEN GÉNANT.
Et on parle du rhume de cerveau du père Ducantal (des Salimbanches) ! Mais jamais de la vie l'autour des jours de Sosthènes n'a été aussi fortoment tourmenté par son coryza, que le témoin qu'on va entendre l'a été par le sien. C'est un brave homme qui vient raconter qu'un gamin lui a volé une paire de chaussons à son étalage.

Il sort de la salle des témoins en se mouchant avec véhémence dépose, en passant, son chapeau sur un banc et se présente tenant son mouchoir à la main.
M. le président lui demande son nom, âge, qualités et domicile ; il se mouche après avoir dit ses noms ; il dit son âge, puis se remouche de même après sa profession et de même après son domicile.

M. le président. — Levez la main !
Le témoin lève la main fermée et en tenant son mouchoir.
M. le président. — Ouvrez la main et retirez ce que vous tenez.

Le témoin. — Ah ! pardon ! (il se mouche, va déposer son mouchoir dans son chapeau et revient à la barre.)
M. le président. — Dites dans quelles circonstances le prévenu vous a volé.

Le témoin. — Etant dans ma boutique (il se frotte le bout du nez,) je vois ce gamin... je vois ce... pardon ! (Il va au banc où il a déposé son chapeau, tire de cet objet son mouchoir, se mouche et revient à la barre.)
M. le président. — Il est impossible de déposer comme cela.

Le témoin. — Je suis si enrhumé...
Le témoin expose le fait, mais sa déposition se ressent d'un rhume de cerveau dont il y a peu d'exemples ; elle est décousue et sans suite ; n'osant pas retourner prendre son mouchoir, on sent sa préoccupation. Toutefois, on comprend, au milieu des reniflements et des grattements de nez, les moyens employés par le gamin pour lui enlever une paire de chaussons.

Chivard (c'est le nom du gamin). — C'est pas vrai !
Le témoin. — Mais montard, on te les a vus à la... à la... (il court se moucher) à la main.

M. le président. — Restez à votre place.
Chivard. — C'était un chausson aux pommes que j'avais à la main.
Le témoin. — Non, non, en lisère. La mère du prévenu vient réclamer son fils. A ce moment, le témoin, enrhumé, se mouche si bruyamment qu'on n'entend rien ; voyant qu'il trouble l'auditoire, il prend le parti de sortir.

M. le président, à la mère. — Il a quitté le patron chez lequel vous l'avez placé ?
Chivard. — Tiens, il me f... des coups comme je ne sais quoi.

M. le président. — Il a eu tort ; mais, sans doute, vous ne vouliez pas travailler.
Chivard. — Si m'sieu.
M. le président, à la mère. — Est ce que son patron le battait ?
La mère. — Peuh !... quelques calottes.

Chivard. — Merci, si tu les avais reçus, t'aurais vu.
Ici la trompette nasale du monsieur enrhumé retentit au fond du prétoire ; notre homme est rentré pour savoir le résultat de l'affaire. Un garde l'expulse ; après quoi, le Tribunal ordonne que Chivard sera rendu à sa mère.

La mère. — Et ne vole plus de chaussons !
Chivard. — ! C'était aux pommes.
O richesse de la langue française ! et que voilà bien l'occasion de citer cette définition donnée par un dictionnaire fantaisiste : "Chausson," objet de lisière ou de pâte ferme, contenant des pieds ou des pommes.

LA CONSOMPTION GUÉRIE.

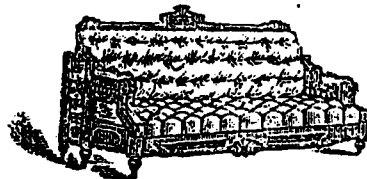
Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Expédié par la poste si on adresse avec un timbre nommant ce journal, W. A. NOYES, 149 Pines' Block Rochester, N. Y. — 24

Hommes débiles et nerveux.

On vous permet de faire un usage gratuit de la célèbre ceinture voltaïque du Dr Dycneau suspensions électriques attachées pour le soulagement rapide et la guérison permanente de la débilité nerveuse, la perte de la puissance virile et autres désordres de ce genre. On garantit une guérison parfaite. On ne court aucun risque. Pamphlet illustré avec pleines informations, conditions, etc., adresse franco par la poste sur demande à la Voltaic Belt Co., Marshall, Mich.

NOUVELLE INTÉRESSANTE.

HOVER



Comme Sofa

N'a ni pieds ajustés, ni supports factices, ni tirettes ou autres ajoutées qui dans d'autres canapés à lits occasionnent tant de dérangements et manquent de solidité et de confort, possède uneplace aménagée à l'intérieur pour mettre tout le nécessaire à faire le lit ;
Tous déclarent l'invention admirable.
Le sofa-lit Hover est un lit complet, combinant 2 matelas en crin, avec un matelas de 48 à 60 ressorts.
Le sofa-lit Hover est un sofa de salon, en noyer noir solide, élégant et moel eux.
LE SOFA-LIT HOVER est indispensable dans toute maison où une chambre d'étrangers fait défaut ; en cinq minutes on peut monter un excellent lit dans la pièce où le Hover sofa-lit se trouve placé.
LE SOFA-LIT HOVER est le desideratum de toutes les personnes qui n'occupent qu'une seule pièce. A l'aine de ce meuble elles possèdent un salon ou une chambre à coucher.
LE SOFA-LIT HOVER est une trouvaille pour les familles qui vont en villégiature ; inutile de déménager les lits encombrants à leurs accessoires. (Le sofa-lit se compose de cinq pièces, s'ajustant comme les couchettes ordinaires ; démonté il prend peu de place.) Nous recommandons à toute personne qui désire acheter un sofa-lit Hover de nous laisser leur commande maintenant, et ainsi s'éviter tout retard à l'époque de la livraison.
Prix de \$20 à \$75. Conditions faciles et avantageuses.

S'ADRESSER AUX ATELIERS DE LA

Compagnie Universelle des Commodes-Cabinets

30 Rue St Sacrement, Coin de la Rue St Nicholas.

PRIX CAPITAL \$75,000
Tickets \$5 seulement, parties en proportion.



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contribuons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissionaires.
Incorporé en 1908 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, augmenté à \$15,000,000 depuis un fonds de réserve de plus de \$650,000.
Par un vote populaire écrasant, ses privilèges devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1879.
La seule loterie votée et endossée par le peuple d'un Etat.
Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais. Les grands tirages simples ont lieu mensuellement.

OCASION SPLENDIDE DE GAGNER UNE FORTUNE. NEUVIEME GRAND TIRAGE CLASSE I, DANS L'ACADEMIE DE MUSIQUE, A LA NOUVELLE ORLEANS, MARDI LE 8 SEPTEMBRE 1885, 18 IEME TIRAGE MENSUEL.
Prix capital - - \$75,000
100,000 BILLETS à cinq piastres chaque. Fraction en cinquantes en proportion.

LISTE DES PRIX

Table with 3 columns: Quantity, Price per unit, Total value. Includes entries for 100,000 tickets at \$0.75 each, and various prize amounts.

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Quantity, Price per unit, Total value. Includes entries for 100,000 tickets at \$0.75, 500 at \$1.00, and 250 at \$1.25.

1907 prix s'élevant à \$206,500
Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie, à la Nouvelle-Orléans.
Pour de plus amples informations, écrivez visiblement, donnant votre adresse au long.
MANDATS DE POSTE, Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (Toute somme au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La.

ou à M. A. DAUPHIN, 607 Seventh St, Washington D. C

Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à

NEW-ORLEANS NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

OU

LOUISIANA NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

STATE NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

GERMANIA NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

LA MAISON-ETHIER

2 151, 17 et 19 RUE GOSFORD,
Entrée privée, No 128 rue Champ de Mars,
Vient d'être complètement remis à neuf. On y trouvera tout le confort désirable : appartements spacieux et élégamment meublés.
LUNCH A TOUTE HEURE
Les LIQUEURS, CIGARES, etc., etc., sont de premier choix.
De plus, UNE GRANDE SALLE pour dîner ou assemblée, est à la disposition du public.
JOS. BELLEC, Gérant.

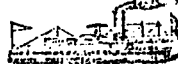
Propriétés à vendre

Hotels, Restaurants, Buvettes, Magasins de Nouveautés, Epicerie et Charcuterie, Bijouteries, articles de fantaisie.

Les personnes qui désirent acheter ou vendre aucun commerce de ces diverses catégories trouveront de leur avantage de s'adresser par lettre ou personnellement au sous-signé.

C. DESMARTEAU
AGENT ET COMPTABLE
1608
RUE NOTRE-DAME

Compagnie de Navigation de Longuepointe



Elm-Wood Grove [LONGUE-POINTE]

Le splendide vapen MONTARVILLE, en un autre vapen, fera le service quotidien, et le temps le permet, de Montréal à Longue-Pointe, du mardi à dimanche, tous les jours de la semaine à 10 h. m. et à 2 p. m. Retour à 6 heures.
Le dimanche : 11, 2 et 3 heures. Retour à 6 et 8 heures.
Prix du passage, aller et retour : 10 cts ; enfants avec leurs parents, 5 cts, excepté certains jours qui seront réservés pour des piqueniques et qui seront annoncés dans les journaux.
Tous services chauds à Elm-Wood Grove aux prix de la ville.
CAPT. BOURDON, Gérant.

LOUIS LARIVE FILS

Marchand de Poissons en gros et en détail.

MARCHE BONSECOURS No

Toutes sortes de POISSONS frais et salés.

Importations quotidiennes et spéciales pour COMMUNAUTÉS, RESTAURANTS, HOTELS, Etc.

TELEPHONE 663

155^e Effets livrés à domicile gratis.
Montréal, 23 mai 1884.—34

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de "Sirop de Mère" de M. Winklow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement.
Ayez confiance, à 6 mètres, ce remède est infailible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.
"Le Sirop de Mère" de M. Winklow pour la dentition des enfants est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis — Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.